

## **Le triomphe des langues «démocratiques»: A. Meillet et l'Europe nouvelle**

Sébastien MORET

*Université de Lausanne*

**Résumé:**

Cet article est centré autour de l'expression *Europe nouvelle* chez Antoine Meillet (que l'on trouve dans le titre de son ouvrage le plus connu: *Les langues dans l'Europe nouvelle*) et se demandera ce qu'elle signifiait pour lui. En homme de son temps, Meillet envisageait l'Europe nouvelle en termes de démocratie et de droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Mais, ce caractère démocratique qui s'annonçait aura, dans l'esprit de Meillet, une composante linguistique. À travers certains de ses textes écrits autour de la Première guerre mondiale semble poindre en effet l'idée que cette Europe nouvelle, cette Europe démocratique, ne pourra se faire que sous la direction de certaines nations, parlant des langues bien précises, comme si ces dernières pouvaient, plus que d'autres, faire résonner l'écho du changement.

**Mots-clés:** A. Meillet, Europe nouvelle, Première guerre mondiale, développement des langues, langues «démocratiques», l'article «Les langues et les nationalités» d'A. Meillet

## INTRODUCTION

Il est des textes longtemps oubliés qui finissent par se rappeler au bon souvenir des chercheurs. L'article que fit paraître Antoine Meillet (1866-1936) en 1915 dans la revue italienne *Scientia* sous le titre «Les langues et les nationalités» est de ceux-là. Pendant longtemps, cet article resta dans les rayons des bibliothèques, avant de réapparaître dans deux publications récentes.

En 2009, ce texte de Meillet fut republié dans un recueil<sup>1</sup>, intitulé *Langue française et identité nationale*<sup>2</sup>, avec deux autres textes: 1) la célèbre conférence d'Ernest Renan (1823-1892) «Qu'est-ce qu'une nation?» de 1882 et 2) un article de Michel Bréal (1832-1915) de 1891, «Le langage et les nationalités», paru à l'origine dans la *Revue des Deux Mondes*<sup>3</sup>. Comme son titre l'indique, ce recueil souhaitait redonner à lire ces textes dans le contexte du retour en France du «thème fascisant d'«identité nationale»» «repris à son compte» par «la droite française», «[a]vec l'arrivée de Nicolas Sarkozy à la présidence de la République en mai 2007», retour symbolisé entre autres par la création d'un nouveau «ministère de la République» et par des discussions autour de la place de la langue dans la formation d'une identité nationale, puisqu'«il faut désormais parler français pour venir vivre en France»<sup>4</sup>. On ne peut que regretter l'absence, dans ce recueil, d'une introduction ou de commentaires, car, dans le contexte d'une discussion sur l'identité nationale et les rapports de cette dernière avec la langue, ces trois textes ne disent pas la même chose. C'est ce qu'a montré récemment Jean-Louis Chiss dans un article inspiré par le recueil précité et analysant les trois textes sous l'angle «du rapport à la langue (aux langues) dans la problématique de la construction nationale», en faisant ressortir les convergences et les divergences des trois auteurs en ce qui concerne «la relation langue(s) / nation»<sup>5</sup>. Alors que Renan, dans sa conférence, souhaite corriger «l'erreur» qui fait que «l'on attribue à des groupes [...] linguistiques une souveraineté»<sup>6</sup> et que Bréal, dans son article, conteste l'idée qui fait de la langue «comme une sorte de marque de fabrique imposée par la nature aux

<sup>1</sup> Rendons quand même à César ce qui est à César et précisons que, comme le laisse entendre le petit mot de l'éditeur au début de ce recueil, c'est le site internet du CRECLECO (<http://www2.unil.ch/slav/ling/index.html>) qui est à l'origine de ces republications, puisque c'est sur le site de notre Section, où ils s'y trouvaient depuis quelques années, que l'éditeur a redécouvert ces trois textes. C'est donc, d'une certaine manière, l'équipe du CRECLECO à la Section de langues et civilisations slaves de l'Université de Lausanne qui a permis à ce texte de Meillet de sortir de l'oubli.

<sup>2</sup> Aux Éditions Lambert-Lucas de Limoges.

<sup>3</sup> *La Revue des Deux Mondes*, 1891, t. 109, p. 615-639.

<sup>4</sup> Toutes ces citations sont tirées du quatrième de couverture du recueil.

<sup>5</sup> Chiss 2011, p. 41.

<sup>6</sup> Renan 1882 [2009, p. 10].

différents groupes ethniques»<sup>7</sup>, Meillet, quant à lui, «confère à la langue le rôle d'un marqueur culturel identitaire»<sup>8</sup>.

On le voit, ces deux publications autour de l'article de Meillet «Les langues et les nationalités» comprennent le dernier mot du titre en en faisant un synonyme de *nations*, comme c'est le cas dans le titre de l'article de Bréal. Et il n'y a pas de raison de ne pas le faire puisqu'il est vrai que l'on trouve dans cet article de Meillet des considérations sur le rapport langue / nation. Mais, de notre point de vue, ce n'est pas tant ce rapport langue / nation qui est au centre de ce texte. Même si le titre que Meillet a donné à son texte est très semblable à celui donné par Bréal au sien, nous allons montrer qu'il ne s'agit pas de la même chose et que l'on peut (doit?) donner une autre interprétation au titre et à l'article de Meillet. Dans notre analyse, nous allons comprendre le mot *nationalités* comme on le comprenait aussi parfois depuis le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle et encore au moment de la Première guerre mondiale, à savoir en se référant aux minorités nationales des empires multinationaux qu'étaient les empires allemand, austro-hongrois et ottoman. Comme le dit le linguiste Hugo Schuchardt (1842-1927) dans un texte de 1898, c'était alors «l'usage»<sup>9</sup> d'utiliser le mot *nationalités* pour renvoyer aux diverses minorités des grands empires. Ce sera avec cette même référence que, plus tard, le Français Jean Pélissier (1883-1939) créera en 1911 l'Office Central des Nationalités, puis la revue *Les Annales des Nationalités* (1912), avant d'organiser plusieurs Conférences des Nationalités, dont l'une se tiendra à Lausanne en juin 1916<sup>10</sup>. Autrement dit, nous allons montrer que, dans ce texte de Meillet intitulé «Les langues et les nationalités», il est aussi question du rapport qu'entretiennent les langues (et les peuples qui les parlent – c'est dans cette optique que ce texte de Meillet renvoie au rapport langue / nation) avec les minorités nationales du centre et de l'est de l'Europe.

Nous essaierons de le montrer en analysant à partir de cet article de Meillet ce que nous avons appelé les *langues démocratiques*. Cette expression ne se trouve pas chez Meillet, nous l'avons forgée nous-même, car elle semble bien correspondre aux idées que nous allons présenter ici. Ces idées, justement, ne sont jamais clairement et ouvertement énoncées telles quelles par Meillet dans son article sur les «Langues et les nationalités». Il nous a fallu les découvrir, les extraire à partir de certains passages, puis les recouper à l'aide d'autres écrits de Meillet. Ces idées qui seront au centre de cet article s'intègrent dans le contexte de reconstruction dans lequel se trouvait l'Europe à l'époque. Le Vieux Continent était en effet sorti de la Première guerre mondiale non seulement exsangue, mais aussi totalement déstructuré politiquement, et il fallait tout réorganiser, tout refaire, redessiner une Europe nouvelle. Cela se fit officiellement lors des conférences de

<sup>7</sup> Bréal 1891 [2009, p. 59].

<sup>8</sup> Chiss 2011, p. 51.

<sup>9</sup> Schuchardt 1898, p. 9.

<sup>10</sup> Soutou 1995, p. 15.

paix de 1919-1920, mais aussi moins officiellement dans de nombreux journaux et revues avant même la fin des hostilités<sup>11</sup>. C'est dans ce contexte que se place l'article de Meillet qui sera analysé ici. En effet, les idées de Meillet dont il va être question ne représentent rien moins que sa conception de l'Europe nouvelle. Alors que l'ouvrage le plus connu de Meillet s'intitule justement *Les langues dans l'Europe nouvelle*, personne ne s'est jusqu'à présent vraiment intéressé de savoir ce que l'expression *Europe nouvelle* pouvait bien signifier pour lui.

## L'EUROPE DÉMOCRATIQUE

Nous rappellerons ici le tout début de la *Chartreuse de Parme* (1839) de Stendhal (1783-1842). Le 15 mai 1796, les troupes françaises révolutionnaires, commandées par le général Bonaparte (1769-1821), entrent dans Milan qui, depuis 1713, faisait partie de la Maison d'Autriche et libèrent ainsi la ville de la tutelle autrichienne<sup>12</sup>. Dès ces premières pages, et tout au long du roman, cette Autriche monarchique fera pour Stendhal, en cette époque baignée par les idéaux de la Révolution française, «figure de méchant»<sup>13</sup>. Ainsi, l'on peut lire que «[l]e départ du dernier régiment de l'Autriche marqua la chute des idées anciennes» et fit sortir la ville de Milan et la Lombardie de la «nuit profonde» où les avait plongées «la continuation du despotisme jaloux de Charles-Quint et de Philippe II»<sup>14</sup>. De telles idées seront toujours d'actualité au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Dans une Europe divisée en deux camps, où les pays gagnés par les idées nouvelles issues de la Révolution française côtoient des monarchies ou des empires séculaires, ce sont deux visions du monde et de la société qui s'affrontent. Au sortir de la Première guerre mondiale, avec la chute de ces monarchies et de ces empires, l'Europe nouvelle qu'on tentera de dessiner devra aussi être celle des idées nouvelles. À l'asservissement des nations et à la légitimité dynastique répondra désormais le principe wilsonien de l'autodétermination des peuples. Antoine Meillet, en homme de son temps, s'intègre à cette problématique, lui qui écrit que «[l]e caractère de l'Europe moderne est d'être essentiellement démocratique»<sup>15</sup>. Ce caractère démocratique de l'Europe nouvelle qui s'annonçait aura, dans l'esprit de Meillet, une composante linguistique. À travers certains de ses textes écrits autour de la Première guerre mondiale semble poindre en effet l'idée que cette Europe nouvelle,

---

<sup>11</sup> Montandon 1915, p. 8.

<sup>12</sup> Rappelons brièvement ici que Milan sera dès le 27 juin 1797 la capitale de la première République cisalpine fondée par Napoléon après sa victoire sur les Sardes et les Autrichiens. Le 29 avril 1799, Milan sera reprise par les troupes austro-russes; ce sera la fin de cette première République cisalpine.

<sup>13</sup> Fromkin 2004, p. 69.

<sup>14</sup> Stendhal 1839 [1973, p. 6].

<sup>15</sup> Meillet 1928a, p. 23.

cette Europe démocratique, ne pourra se faire que sous la direction de certaines nations, parlant des langues bien précises, comme si ces dernières pouvaient, plus que d'autres, faire résonner l'écho du changement. On retrouvera alors ici, encore une fois, la conviction qui a traversé l'histoire de la linguistique, une conviction qui veut qu'une langue influe sur les gens ou la nation qui la parlent, et inversement. Pour pouvoir bien comprendre les différentes idées que nous allons présenter ci-après, il convient de dire quelques mots sur ce que nous appellerons la vision du monde de Meillet.

### LA VISION DU MONDE DE MEILLET

Pour le dire simplement, Meillet envisage le monde et son histoire en termes de civilisations. Pour lui, il a existé et existe encore sur la planète plusieurs civilisations, qui occupent divers territoires. Pour Meillet, une civilisation se définit en termes de domination, d'influence et de production intellectuelle. «Pour développer une civilisation puissante et originale», nous dit Meillet, il faut des idées, de la volonté, et des conditions matérielles favorables<sup>16</sup>. Ainsi, pour obtenir, dans les écrits de Meillet, l'appellation de *civilisation* un peuple ou un groupe de peuples apparentés doit en avoir dominé d'autres; il doit également avoir exercé «une influence forte»<sup>17</sup> et imposé un modèle, et être l'auteur d'une production intellectuelle, littéraire et philosophique originale<sup>18</sup>. Tout au long de l'histoire du monde, ces civilisations ont cohabité, ou se sont opposées; certaines ont disparu violemment, d'autres à la suite d'un processus plus lent. De nouvelles ont vu le jour. Il y en a aussi qui se sont étendues, d'autres qui ont vu leur influence diminuer<sup>19</sup>. Dans son article de 1929 sur la «Situation linguistique de l'Asie», Meillet mentionne quelques-unes des civilisations (elles ne sont pas nombreuses, «il ne saurait y avoir beaucoup de grandes civilisations originales»<sup>20</sup>) qui ont marqué l'histoire du monde: la civilisation suméro-babylonienne, la civilisation indo-aryenne, la civilisation gréco-romaine, la civilisation arabo-islamique, ou la civilisation chinoise; dans un autre texte, il avait aussi parlé de la civilisation égyptienne<sup>21</sup>.

Chez Meillet, une civilisation est avant tout l'expression d'une langue (ou d'un groupe de langues); il dit en effet à plusieurs reprises que les

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>17</sup> Meillet 1929, p. 181.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 179-184. Pour Meillet, la mentalité d'un peuple se reflète dans sa production intellectuelle. Un peuple qui ne fait que s'inspirer ou traduire des ouvrages étrangers ne témoigne pas d'une vigueur particulière (Meillet 1928a, p. 9).

<sup>19</sup> Cf. les quelques exemples dans Meillet 1918d, p. 99-103 et 1928b, p. 81-84. Chaque fois que nous citerons des passages tirés des *Langues dans l'Europe nouvelle*, nous donnerons les références pour la première édition de 1918 et pour la seconde de 1928. Nous signalerons les éventuelles différences ou absences.

<sup>20</sup> Meillet 1928b, p. 146. Passage absent dans Meillet 1918d.

<sup>21</sup> Meillet 1918d, p. 101-102 et 1928b, p. 83.

langues sont «l'organe d'une civilisation»<sup>22</sup>. Ainsi, «[l']unité de langue provient de l'unité de culture, et le maintien d'une langue une s'explique par le maintien de l'unité de culture»<sup>23</sup>. Pour cette raison, «[l']ancienne unité linguistique indo-européenne reposait sur une unité de civilisation»<sup>24</sup>. Pour Meillet, il y a deux sortes de langues de civilisation. Premièrement les langues qui sont à l'origine même d'une civilisation originale, et qui sont peu nombreuses (comme sont peu nombreuses ces civilisations originales, nous venons de le voir): le sumérien et l'akkadien, organes de la civilisation suméro-babylonienne, le sanskrit et le pali pour la civilisation indo-aryenne, l'arabe pour la civilisation arabo-musulmane, le chinois<sup>25</sup>, mais aussi l'égyptien<sup>26</sup> et, bien sûr, le grec et le latin qui sont à la base de «la civilisation gréco-latine qui domine en Europe depuis le premier millénaire avant notre ère»<sup>27</sup>; deuxièmement enfin les langues qui se sont adaptées au point de pouvoir refléter totalement une civilisation donnée. C'est le cas par exemple des autres langues indo-européennes de l'Europe qui se sont transformées et adaptées au contact de la civilisation gréco-latine (nous y reviendrons): à leur propos Meillet parle de langues de civilisation qui «ont été en partie créées sous l'influence d'autres langues»<sup>28</sup>.

Langue et civilisation sont étroitement liées, et, pour Meillet, l'histoire du monde, c'est avant tout une histoire de langues: ainsi, en Silésie, ce ne sont pas les Allemands et les Polonais qui s'affrontent «sur les rives mêmes de l'Oder», mais «l'allemand et le polonais»<sup>29</sup>. Voici encore, témoignant de la même chose, deux autres citations:

«Les langues dravidiennes occupent à peu près le tiers méridional de l'Inde. La façon dont le marathe s'avance à l'Ouest, et dont la langue dravidienne la plus septentrionale de l'Inde, le gondi, est disloquée au profit des parlers indo-aryens qui l'entourent, montre assez comment les parlers dravidiens sont refoulés par les parlers indo-aryens»<sup>30</sup>.

«Ainsi de la Méditerranée au Golfe Persique, la situation linguistique a changé du tout au tout au cours des trois ou quatre derniers millénaires, et en partie à des dates voisines de l'époque actuelle. Les langues sont choses instables; on les voit, au cours de l'histoire proprement dite de l'humanité qui est pourtant bien courte au regard du passé géologique ou stellaire – elle atteint ou dépasse

<sup>22</sup> Cf. entre autres Meillet 1918d, p. 102 et 1928b, p. 83.

<sup>23</sup> Meillet 1918d, p. 99 et 1928b, p. 81.

<sup>24</sup> Meillet 1918d, p. 103 et 1928b, p. 104. Dans l'édition de 1928, le mot *civilisation* est entre guillemets.

<sup>25</sup> Toutes ces langues sont citées dans Meillet 1929, p. 181-185.

<sup>26</sup> Meillet 1918d, p. 102 et 1928b, p. 83.

<sup>27</sup> Meillet 1928a, p. 9.

<sup>28</sup> Intervention de Meillet in Pittard 1921, p. 27.

<sup>29</sup> Meillet 1932, p. 59.

<sup>30</sup> Meillet 1929, p. 178.

rarement quatre mille ans, – se remplacer les unes les autres, et même se remplacer plusieurs fois sur un même domaine»<sup>31</sup>.

Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, quand Meillet écrit ses articles, plusieurs civilisations se partagent le globe. À côté de la civilisation européenne, qu'il appelle aussi parfois gréco-romaine ou classique, cohabitent la civilisation chinoise et la civilisation arabo-musulmane<sup>32</sup>. Ce nombre relativement petit s'explique par un fait inéluctable: le monde se dirige petit à petit vers une unité de civilisation. C'est d'ailleurs sur cette idée que s'ouvrent les deux éditions des *Langues dans l'Europe nouvelle*: «Le monde tend à n'avoir qu'une civilisation»<sup>33</sup>. À ce sujet, Meillet constatait une grande contradiction qu'il développe dans les premières pages du livre. Si d'un côté le monde va tranquillement vers une unité de civilisation, d'un autre côté Meillet remarquait à son époque la volonté de plus en plus de nationalités de posséder sa propre langue. C'était pour lui paradoxal et problématique:

«La situation linguistique de l'Europe d'aujourd'hui est paradoxale. La civilisation matérielle, la science, l'art même s'y unifient de plus en plus. Chaque jour, l'Européen cultivé se sent davantage chez lui dans tous les pays qui ont la civilisation européenne, c'est-à-dire, de plus en plus, dans le monde entier. [...] Cependant les langues qui servent d'organes à cette civilisation sont très diverses, et elles deviennent constamment plus nombreuses. La connaissance de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol, du français, de l'italien ne suffit plus à qui veut se tenir au courant de toute la civilisation moderne»<sup>34</sup>.

La civilisation qui finira par s'étendre au monde entier, selon les vues de Meillet, c'est la civilisation européenne, puisqu'il est dit que l'Européen se sent chez lui dans le monde entier. C'est sur cette idée que se terminent les *Langues dans l'Europe nouvelle*: l'«humanité dont l'unité apparaît chaque jour plus évidente [...] n'a de plus en plus qu'une civilisation, héritière de la civilisation gréco-romaine»<sup>35</sup>. C'est pourquoi Meillet parle de la civilisation européenne comme de la «civilisation moderne».

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 183-184.

<sup>33</sup> Meillet 1918d, p. 10 et 1928b, p. 2.

<sup>34</sup> Meillet 1918d, p. 9-10 et 1928b, p. 1.

<sup>35</sup> Meillet 1918d, p. 333 et 1928b, p. 287.

## LES MODÈLES GRÉCO-LATINS

Cette civilisation gréco-latine, comme son nom l'indique, c'est «celle que nous devons aux Grecs et à laquelle les Romains ont donné une valeur universellement humaine»<sup>36</sup>, et à la base de laquelle il y a le grec («qui a eu une influence immense»<sup>37</sup>) et le latin. Elle est porteuse d'un certain nombre de *choses*, que l'on pourrait appeler valeurs et que Meillet nomme «modèles grecs et latins»<sup>38</sup>. L'explicitation de ce que sont ces modèles est à chercher dans différents textes de Meillet. Ainsi, on trouve dans un article de 1929 que le «rationalisme»<sup>39</sup> fait partie de ces modèles; on peut aussi, toujours en citant Meillet, les définir par la négative: ils ne sont ni puritains ni mystiques, et n'ont rien de primitif<sup>40</sup>. Un extrait d'un texte de Meillet de 1932 viendra compléter cette explication:

«La civilisation européenne d'aujourd'hui ne doit rien, au moins rien de ses données intellectuelles, à autre chose qu'au monde gréco-romain. C'est ce monde qui nous a fourni le christianisme, la religion qui est celle de toute l'Europe d'aujourd'hui, c'est lui qui nous a fourni toutes les idées philosophiques dont nous vivons. C'est le modèle gréco-romain qui a servi à toutes nos littératures d'aujourd'hui: nous sommes pleinement, complètement les fils du monde gréco-romain [...]»<sup>41</sup>.

À travers l'expression «toutes les idées philosophiques dont nous vivons», nous pouvons intégrer la démocratie et la liberté à notre définition des modèles grecs et latins.

À travers l'expansion de la civilisation gréco-romaine, ce sont donc aussi ces modèles qui sont en train de se répandre à travers la planète:

«Les langues de l'Europe sont diverses, trop diverses. Mais presque toutes sont d'une même famille, la famille indo-européenne. Toutes se sont formées sous l'influence de la même civilisation; derrière toutes, il y a les mêmes modèles grecs et latins qui ont été imités partout; les nouveautés se sont créées parallèlement; elles s'équivalent d'une langue à l'autre. Malgré la diversité des apparences, la civilisation européenne n'a au fond qu'une même langue de culture»<sup>42</sup>.

<sup>36</sup> Meillet 1928a, p. 19-20.

<sup>37</sup> Meillet 1918d, p. 51 et 1928b, p. 42.

<sup>38</sup> Meillet 1929, p. 187.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> Meillet 1932, p. 57.

<sup>42</sup> Meillet 1929, p. 186-187. Mentionnons que, en Europe, la civilisation européenne n'est pas portée uniquement par les langues indo-européennes; cette dernière est aussi exprimée par les langues finno-ougriennes, le hongrois et le finnois, qui «se sont transformées au contact des langues indo-européennes et adaptées aux exigences de la civilisation européenne» (Perrot 1988, p. 313). Cf. aussi Meillet 1918d, p. 54-59; 1920 et 1928b, p. 47-51.



Dans cette expansion, l'élément linguistique a eu et va avoir, pour Meillet, une importance réelle. Quand la civilisation à base gréco-latine s'est répandue à travers le continent européen, les langues des peuples nouvellement touchés ont dû s'adapter:

«L'originalité de l'Europe d'aujourd'hui tient essentiellement à ce que des langues qui ne servaient en rien à exprimer une civilisation ont dû se plier à exprimer toutes les notions de la civilisation de l'Europe occidentale, venues de la Grèce et de l'humanisme romain. Il a fallu verser dans ces langues les moyens d'expression leur permettant de rendre les idées générales. Cela a été un effort prodigieux, l'effort qui a été fait dans le XIX<sup>e</sup> siècle et surtout dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle»<sup>43</sup>.

Cette adaptation des langues et leur capacité à se «civiliser» est une idée que Meillet défendit régulièrement. Ainsi avait-il déclaré, en janvier 1912 lors d'une séance de la Société française de philosophie, que, même s'«[i]l est bien vrai [...] qu'on ne peut marquer aucun moment auquel une langue devient civilisée», «[n]éanmoins, quand on compare le point de départ au point d'arrivée, on constate une différence très profonde, et c'est en ce sens qu'on peut opposer l'esprit des langues "primitives" à celui des langues civilisées»<sup>44</sup>. Et Meillet avait donné l'exemple de l'évolution de la catégorie du nombre:

«Les langues primitives ont des catégories multiples et concrètes; les langues civilisées ont des catégories plus abstraites. Dans plusieurs grandes familles de langues, on a commencé par avoir trois nombres: le singulier, le duel et le pluriel. Cela signifie qu'on avait une idée concrète du groupe de "deux" objets, comme distinct du groupe de "plusieurs"; on n'était pas parvenu à l'abstraction qui oppose l'unité à la pluralité en général. Or toutes les langues qui avaient le duel l'ont perdu à mesure qu'elles se civilisaient. L'indo-européen commun, le sémitique commun, le finno-ougrien possédaient les trois nombres. Eh bien! le grec a perdu le duel à l'époque historique: en ionien, très tôt, car c'était le dialecte le plus évolué, celui de la civilisation qui a été la plus avancée à une époque très ancienne; en attique, plus tard, parce que c'était le dialecte d'une région un peu isolée, civilisée plus tard; le duel existe régulièrement chez Platon; il devient rare chez Démosthène, et il a disparu chez Ménandre. De même l'hébreu a perdu le duel dès les plus anciens textes; mais l'arabe, langue d'une population du désert, l'a conservé longtemps. Et ainsi de suite»<sup>45</sup>.

On le voit, l'état d'une langue reflète le degré de civilisation de ses locuteurs.

Au XX<sup>ème</sup> siècle, désormais, l'extension de la civilisation européenne dépasse le domaine indo-européen et cette dernière touche des peuples de langue non indo-européenne. Un problème va alors se poser,

<sup>43</sup> Meillet 1928a, p. 21.

<sup>44</sup> «Sur la structure» 1912, p. 59.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 57-58.

puisque Meillet semble convaincu que la civilisation européenne ne peut être pleinement exprimée, et ses modèles intégrés, que par des langues indo-européennes. Il écrit par exemple que «la langue chinoise n'était préparée par rien à exprimer les idées de la civilisation européenne»<sup>46</sup>. Dans ces conditions, cette dernière aura de la peine à se faire intégrer par des peuples ne parlant pas des langues indo-européennes:

«D'une manière générale, à un moment où, même s'ils n'admettent pas tout de la mentalité européenne, loin de là, les peuples de l'Asie ne peuvent prendre dans le monde la place qu'ils ambitionnent sans acquérir et sans savoir exprimer les idées de la science européenne et sans savoir manier les doctrines sur lesquelles reposent les techniques, leurs langues de civilisation se trouvent impropres à cette tâche. Elles ont été faites pour des civilisations dominées par des religions ou étroitement puritaines comme l'Islam, ou mystiques comme les religions de l'Inde ou bien encore engagées dans des idées cristallisées de primitifs comme celle de la Chine. Aucune n'est proche du rationalisme gréco-latin qui, avec des formes diverses, se retrouve le même dans toutes les langues de civilisation de l'Europe. Partout en Asie est ouverte une même grande crise des langues de civilisation, et il faudra pour la résoudre de longues années»<sup>47</sup>.

Il y aurait donc ainsi comme une incompatibilité entre la civilisation européenne et ses idéaux et ses modèles, et les langues non indo-européennes. Et pour briser cette incompatibilité, Meillet ne donne pas d'autre moyen que celui-ci: il faut conformer ces langues à la civilisation européenne, faire en sorte que ces langues puissent «tant bien que mal [...] exprimer la civilisation moderne»<sup>48</sup>. Il ne donne pas d'autres indications, mais fournit cependant l'exemple d'une «grande innovation [...] en cours»<sup>49</sup>:

«Grâce à son autorité indiscutée, Mustapha Kemal a pu imposer en Turquie la substitution d'un alphabet latin à l'alphabet arabe, qui convient mal au turc. Cette réforme entraîne la substitution de mots savants européens, ou imités de mots européens aux mots arabes, c'est-à-dire une "européanisation" du turc»<sup>50</sup>.

La «graphie arabe, très incomplète, et qui néglige les voyelles»<sup>51</sup> ne permettait pas l'expression de la civilisation moderne. Dans le même registre, Meillet appelait de ses vœux la résolution du problème posé par «l'écriture chinoise [qui] convient mal à la civilisation moderne»; il fallait, selon lui, faire de «l'ancienne écriture chinoise un instrument commode pour les besoins d'aujourd'hui», mais, même si «on a fait quelques efforts pour

<sup>46</sup> Meillet 1929, p. 185.

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> Meillet 1928b, p. 10. Chapitre absent de Meillet 1918d.

trouver la solution<sup>52</sup>», la fin de cette dernière «n'est sans doute pas prochaine»<sup>53</sup>.

Même s'il affirme qu'il ne réclame pas «une prééminence au nom des peuples de langues indo-européennes»<sup>54</sup>, Meillet n'en a pas moins une vision toute coloniale de cette expansion de la civilisation européenne à travers le monde: «Les nations européennes, au moins dans les circonstances actuelles, ont des colonies parce qu'elles sont les seules en mesure de porter les pays africains et une part des pays asiatiques au niveau de la civilisation moderne et d'en tirer parti»<sup>55</sup>.

La valeur de leur civilisation donne aux «populations européennes» le «droit [...] de répandre la civilisation dans le monde»<sup>56</sup>. Meillet parle même de «mission»<sup>57</sup>, voire de raison de vivre: «[...] l'Europe ne peut vivre qu'en colonisant le monde, en répandant sa civilisation sur les parties voisines»<sup>58</sup>. C'est là un discours typique de ces années-là et nous n'avons aucune raison d'en tenir rigueur à Meillet.

## LES LANGUES «DÉMOCRATIQUES»

Après cette exposition de la vision du monde de Meillet, revenons sur notre notion de départ, celle de *langues démocratiques*. Commençons par en proposer une définition qui servira d'hypothèse de départ et que nous justifierons par l'analyse qui va suivre: pour nous, les langues «démocratiques», ce sont les langues dont les locuteurs peuvent comprendre la notion de démocratie; ce sont essentiellement les langues indo-européennes, autrement dit les langues qui appartiennent à la même famille que la langue-peuple qui a imaginé la démocratie. Mais il faut nuancer les choses, car toutes les langues indo-européennes ne semblent pas posséder les qualités nécessaires pour intégrer l'idée de démocratie. Afin de justifier cette définition, nous allons analyser l'article de Meillet de 1915 «Les langues et les nationalités».

À première vue, cet article est du genre à pouvoir passer inaperçu, comme celui sur la «Situation linguistique en Russie et en Autriche-Hongrie»<sup>59</sup> qui nous a permis de développer ailleurs une analyse des frontières chez Meillet<sup>60</sup>. Mais en s'y attardant, en y regardant de plus près, on découvre un système de pensées qui se tient. Cet article est pour Meillet l'occasion de parler de la guerre, de ses origines, et de l'avenir de l'Europe.

<sup>52</sup> Meillet ne dit pas à quels efforts il pense en écrivant cela. – S.M.

<sup>53</sup> Meillet 1929, p. 184.

<sup>54</sup> Intervention de Meillet in Pittard 1921, p. 28.

<sup>55</sup> Meillet 1919a, p. 14-15.

<sup>56</sup> Meillet 1919b, p. 7.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>59</sup> Cf. Meillet 1918b.

<sup>60</sup> Cf. Moret 2003.

Même si la guerre de 14-18 est le résultat «de la politique poursuivie depuis des siècles par les peuples de l'Europe»<sup>61</sup>, il n'en demeure pas moins «qu'elle a été déclarée par l'Autriche à la Serbie, par l'Allemagne à la Russie et à la France, et, au moyen de l'invasion de la Belgique, imposée à l'Angleterre, dont le gouvernement très pacifiste se tenait éloigné du conflit»<sup>62</sup>. La guerre met aux prises, d'un côté, la France, l'Angleterre et la Russie<sup>63</sup>, et, de l'autre, l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et les Turcs de l'Empire ottoman. Mais il n'y a pas que les tranchées ou les lignes de front pour séparer les belligérants: il y a aussi le rapport aux nationalités. Ainsi, il y a les pays qui respectent les nationalités, et ceux qui les méprisent et les oppriment. Et Meillet de faire une liste: il y a l'Autriche qui «comprime les aspirations des Tchèques, des Ruthènes, des Slovènes et des Italiens, pour ne rien dire des Polonais»<sup>64</sup>, quant à l'Allemagne, elle «a des sujets qu'elle s'efforce de dénationaliser, en Alsace-Lorraine, en Slesvig, en Pologne»<sup>65</sup>. Et les alliés de ces empires centraux ne font guère mieux:

«Les seuls alliés des Allemands sont deux groupes qui vivent en opprimant d'autres nationalités: les Magyars qui ont réussi à se rendre seuls maîtres d'un pays où ils sont en minorité en face des Serbo-Croates, des Roumains, des Ruthènes et des Slovaques, et les Turcs qui par la force dominant des Arabes, des Grecs, des Arméniens, des Slaves (maintenant peu nombreux), des chrétiens de Syrie, des Juifs, et dont l'administration désordonnée tient en respect ses sujets par des massacres organisés»<sup>66</sup>.

À l'opposé, il y a «l'Angleterre et la France [qui] ont travaillé à faire prévaloir le principe du respect de chaque nationalité»<sup>67</sup>. En d'autres termes, si l'on suit Meillet, la guerre semble opposer ceux qui respectent les nationalités et ceux qui les oppriment. À une exception près: la Russie. Cette dernière, même si elle combat aux côtés de la France et de l'Angleterre, n'en a pas moins un comportement très différent:

«Les nations qui sont régies par cette bureaucratie [russe. – S.M.], la nation finnoise, la nation lette, la nation polonaise, la nation petite-russienne, la nation géorgienne, la nation arménienne sont opprimées, et tous leurs efforts pour maintenir un reste de vie nationale sont combattus»<sup>68</sup>.

<sup>61</sup> Meillet 1915, p. 192.

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> C'est le cas en 1915 quand Meillet écrit cet article. Après la révolution, la nouvelle Russie soviétique se retirera et signera une paix séparée avec l'Allemagne (traité de Brest-Litovsk du 3 mars 1918).

<sup>64</sup> Meillet 1915, p. 193.

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 192-193.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 200-201.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette différence entre la Russie et ses alliés français et anglais.

À plusieurs reprises<sup>69</sup>, Meillet avait fait sien le plus célèbre des Quatorze points du président Wilson, celui sur l'autodétermination des peuples. Il avait admis que c'était là, d'une certaine manière, le slogan de l'époque: «Il ne faut pas oublier que c'est le droit des populations à réclamer le Gouvernement qu'elles désirent qui doit dominer»<sup>70</sup>. Dans ces conditions, on comprend qu'il considère la France et l'Angleterre et leur respect des nationalités comme faisant partie de «l'Europe moderne»<sup>71</sup>. À l'inverse, il parlera du «cadre médiéval de l'Autriche»<sup>72</sup>, et reprochera aux Allemands<sup>73</sup> leur comportement périmé à l'égard des nationalités qui «va contre les tendances du monde actuel»<sup>74</sup>: «Modernes dans la science, modernes dans leur habileté à l'appliquer, modernes dans le commerce et l'industrie, les Allemands ne s'aperçoivent pas que leur morale politique retarde de plusieurs siècles»<sup>75</sup>. Pour résumer, on aurait ainsi des pays tournés vers l'avenir, des pays qui ont compris que désormais résonnera le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes; et des autres, tout englués dans le passé, pour qui la légitimité dynastique demeure la règle.

D'où vient cette différence? À quoi tient-elle? Comment expliquer ces différents comportements? Une fois encore, Meillet va mettre en avant l'importance des langues: «[...] la différence entre les Français et les Anglais, d'une part, les Russes de l'autre, nous dit-il, se marque dans la langue»<sup>76</sup>. Pour commencer, prenons les cas les plus faciles à expliquer: la Hongrie et la Turquie. Dans les deux cas, ces deux peuples ne parlent pas une langue indo-européenne, le hongrois est une langue finno-ougrienne et le turc, une langue de la famille turcique. Concernant la langue turque, Meillet nous dit qu'elle reflète la civilisation arabo-islamique<sup>77</sup>, ce qui devrait lui rendre totalement étrangers les modèles gréco-romains dont nous avons parlé. Sur le hongrois, Meillet sera plus loquace. Pour trouver une explication au fait que les Magyars oppriment les nations qui sont intégrées à leur royaume, il faut se tourner vers la seconde édition des *Langues dans l'Europe nouvelle*, vers ces pages qui avaient provoqué l'«affaire hon-

<sup>69</sup> Cf. par exemple Meillet 1918a, p. 39 ou 1918c.

<sup>70</sup> Intervention de Meillet après la conférence du Lieutenant-Colonel Dieulafoy devant le Comité national d'études sociales et politiques le 31 mars 1919 (Dieulafoy 1919, p. 33). Il s'agit certainement de l'archéologue Marcel-Auguste Dieulafoy (1844-1920), spécialiste de l'Iran.

<sup>71</sup> Meillet 1915, p. 192.

<sup>72</sup> Meillet 1918b, p. 216.

<sup>73</sup> Ici le mot «Allemands» doit être compris dans son acception linguistique, et non nationale. Ici, il s'agit de tous ceux qui parlent l'allemand, puisque dans l'article en question, Meillet parle aussi bien du comportement des Autrichiens que des Allemands d'Allemagne.

<sup>74</sup> Meillet 1918e, p. 122.

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> Meillet 1915, p. 201.

<sup>77</sup> Meillet 1918d, p. 59 et 1928b, p. 51.

groise»<sup>78</sup>. Là, on y trouve un paragraphe qui était absent de la première édition de 1918. Meillet y parle du magyar comme de «la langue de la vieille aristocratie et de la vieille bourgeoisie»<sup>79</sup>. L'adjectif *vieux* souligne le caractère périmé et les mots *aristocratie* comme *bourgeoisie* s'opposent à la démocratie nouvelle. Dans ces conditions, dans l'esprit de Meillet, langue hongroise et oppression sont comme liées:

«Le jour où la constitution oligarchique de la Hongrie aurait cédé au mouvement démocratique qui emporte le monde, la situation de la langue magyare aurait été emportée dans la ruine de la caste aristocratique qui l'imposait. Car le magyar n'était défendu que par la force politique de cette caste»<sup>80</sup>.

Pour résumer ces deux premiers cas, c'est comme si le fait que ni les Hongrois ni les Turcs ne parlent une langue indo-européenne rendait presque évident aux yeux de Meillet leurs actes et leurs comportements. C'est comme si ces actes et ces comportements étaient naturels et sortaient de l'état des choses<sup>81</sup>.

Maintenant, comment expliquer que la Russie, l'Autriche et l'Allemagne, qui, toutes trois, parlent une langue indo-européenne, se comportent comme la Hongrie et la Turquie ottomane et oppriment ainsi les nationalités sous leur contrôle? Pour répondre à cette question, Meillet va, une fois de plus, utiliser des éléments linguistiques et comparer les langues des peuples en question. L'importance sera donnée au chemin de développement suivi par ces langues. Voici tout d'abord ce que Meillet écrit sur l'anglais et le français: «L'anglais et, à un moindre degré, le français (et les autres langues néo-latines, comme l'italien) sont les plus avancées dans leur développement, les plus modernes de toutes les langues indo-européennes»<sup>82</sup>. Ce rapprochement dans le développement entre l'anglais et les langues romanes est aussi présent dans les *Langues dans l'Europe nouvelle*:

«Celle des langues germaniques qui a fait depuis le XVII<sup>e</sup> siècle la plus grande fortune est celle [= l'anglais. – S.M.] qui a pris l'aspect le plus aberrant, dont la grammaire, évoluant dans le même sens que celle des langues romanes, s'est le plus éloignée du type germanique commun, dépassant même le français par son caractère tout moderne [...]»<sup>83</sup>.

<sup>78</sup> L'expression est de J. Perrot (1988): après la publication, en 1928, de pages peu tendres avec la langue hongroise dans la seconde édition des *Langues dans l'Europe nouvelle* (Meillet 1928b), certains intellectuels hongrois s'en prirent publiquement à Meillet.

<sup>79</sup> Meillet 1928b, p. 209.

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> Meillet 1917, p. 188.

<sup>82</sup> Meillet 1915, p. 201.

<sup>83</sup> Meillet 1918d, p. 32 et 1928b, p. 27.

Ainsi, le développement du français et de l'anglais en fait des langues modernes, des langues modernes qui se comportent en totale adéquation avec «l'Europe moderne»<sup>84</sup>. L'adéquation des termes est ici parfaite.

Voyons maintenant quels adjectifs Meillet utilisera pour qualifier le type et la structure de l'allemand et du russe. L'allemand, tout en étant une langue germanique comme l'anglais, n'en a pas moins suivi un développement tout autre:

«L'origine linguistique de l'allemand et de l'anglais est sensiblement la même. Mais nulle part deux évolutions, parties d'un point de départ identique, n'ont abouti à des résultats plus différents. [...] La grammaire allemande est demeurée archaïque [...]. Les noms ont encore une déclinaison à plusieurs cas; les démonstratifs ont une flexion à part; les adjectifs se déclinent de deux manières, suivant les circonstances comme l'un des types de formes ordinaires ou comme des démonstratifs. Les formes personnelles des verbes sont bien distinguées les unes des autres; les verbes radicaux comportent des alternances vocaliques complexes de la syllabe radicale, subsistent en grand nombre et tiennent une place importante dans la langue. L'agencement des phrases est compliqué»<sup>85</sup>.

Dans le contexte belliqueux de la Première guerre mondiale, la description que Meillet donne de l'allemand n'est pas des plus neutres et on retrouve dans cet extrait certaines des idées que Meillet avait de la langue hongroise. À en croire A. Sommerfelt<sup>86</sup> (1892-1965), les Allemands ne restèrent pas indifférents face à ce genre de propos. Sommerfelt ne mentionne pas cet article de 1915, mais il nous apprend que les Allemands reprochèrent à Meillet, dans les journaux et dans des publications scientifiques, les points de vue qu'il défendait dans ses ouvrages sur les *Langues dans l'Europe nouvelle* et sur les *Caractères généraux des langues germaniques* (1917), et l'accusèrent de «nationalisme»<sup>87</sup>. D'après Sommerfelt, Meillet riait de tout cela<sup>88</sup>. Il n'empêche qu'il serait intéressant d'analyser en détail le livre que Meillet publia pendant la guerre sur les *Caractères généraux des langues germaniques*, et d'étudier à partir des sources allemandes les critiques sévères à l'encontre de Meillet.

Voyons maintenant le cas du russe, et des langues slaves en général. À leur sujet, nous allons retrouver pratiquement les mêmes idées que celles énoncées pour l'allemand:

«Les langues slaves, au contraire, sont les plus archaïques. Elles ont gardé dans leur grammaire une infinité de vieilleries; les noms ont encore une déclinaison; grand nombre de cas et de formes variées suivant les types; les démonstratifs et les adjectifs se fléchissent autrement que les substantifs. Le verbe a une flexion

---

<sup>84</sup> Meillet 1915, p. 192.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 197-199.

<sup>86</sup> Sommerfelt 1937 [1971, p. 384].

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> *Ibid.*

à formes très diverses, exprimant des notions subtiles et de caractère médiocrement abstrait: la considération du degré d'achèvement de l'action y domine, et non la notion relativement abstraite du temps. La grammaire du russe et du serbo-croate est encore, à une foule d'égards, une vieille grammaire indo-européenne»<sup>89</sup>.

Là aussi, nous pouvons mettre en relation les termes concernant les langues et ceux concernant les comportements, même si la correspondance n'est pas absolue. Les locuteurs de langues archaïques comme l'allemand et le russe n'ont pas un comportement moderne vis-à-vis des nationalités. Ils ont, au contraire, un comportement qui correspond au cadre médiéval représenté par ces groupements irrespectueux de nationalités obtenus «par des alliances dynastiques et par des conquêtes»<sup>90</sup> que sont les Empires russe et allemand.

À partir de ces textes de Meillet, on voit s'établir un rapport entre le comportement d'un peuple ou d'une nation, et la structure, ou le type, de langue parlée: «[...] pas plus que la population anglaise ne ressemble à la population allemande ni les usages anglais aux usages allemands, les deux langues ne se ressemblent aujourd'hui»<sup>91</sup>.

Avant de conclure, il convient encore de se demander d'où proviennent les différences de type linguistique et dans les développements des langues. Là encore, tout sera lié au contact avec la civilisation occidentale. Si les langues slaves sont archaïques, c'est parce que «les Slaves et en particulier les Russes sont demeurés longtemps à l'écart du grand mouvement de la civilisation européenne»<sup>92</sup>, à l'inverse des Anglais:

«En Angleterre, le germanique occidental, adopté par des populations qui avaient une tout autre langue, soumis ensuite à l'influence d'une domination étrangère, la domination franco-normande, et d'une culture toute latine, s'est éloigné de plus en plus de son origine, a pris un caractère de moins en moins germanique»<sup>93</sup>.

Meillet conclura son article sur les «Langues et les nationalités» en tentant d'expliquer l'alliance contre-nature du début de la guerre: c'est uniquement «la prétention allemande à l'hégémonie [...] [qui] a obligé à s'unir trois grandes puissances aussi différentes que la Grande-Bretagne, la France et la Russie»<sup>94</sup>.

---

<sup>89</sup> Meillet 1915, p. 201.

<sup>90</sup> Meillet 1918b, p. 216.

<sup>91</sup> Meillet 1915, p. 198.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 201.



## CONCLUSION

Comme nous l'avons déjà dit, cet article sur les «Langues et les nationalités» est l'occasion pour Meillet de parler de la guerre, de son origine, de ses causes et de ses conséquences. Parmi ces dernières, il y a la défaite des langues qu'on pourrait appeler non démocratiques. Mais l'avènement de la démocratie qui s'annonce est justifié et renforcé par une autre idée encore. Le cheminement de la pensée de Meillet que nous avons présenté peut en effet se terminer sur une note optimiste, puisque Meillet écrit que toutes les langues indo-européennes sont destinées à suivre le même développement que l'anglais et le français:

«On peut résumer le contraste entre la grammaire allemande et la grammaire anglaise, en disant que l'allemand est, de toutes les langues germaniques, la plus fidèle au vieux type, et que l'anglais ayant rompu entièrement avec le type ancien, représente, sous une forme presque idéale, le terme de l'évolution vers laquelle se dirigent toutes les langues indo-européennes. Les langues romanes tendent vers le même type, mais elles ne s'en sont pas encore autant rapprochées»<sup>95</sup>.

L'allemand et le russe finiront donc, eux aussi, par posséder le caractère moderne de l'anglais et du français; et c'est tant mieux, car ils feront peut-être partie de ces quelques langues qui serviront «en Europe de langues communes de civilisations»<sup>96</sup>. Convaincu que «[l]'unité de civilisation tend à exiger l'unité de langue»<sup>97</sup>, Meillet prévoit la mort des petites langues européennes de civilisation, comme sont morts les patois<sup>98</sup>. Il ne restera dès lors qu'un petit nombre de langues pour exprimer la civilisation gréco-romaine, «celles qui sont les illustrations les plus brillantes de cette civilisation»<sup>99</sup>, celles qui sont arrivées à un tel niveau de développement pour pouvoir être les «moyens universels d'expression» de «la démocratie universelle qui s'institue»<sup>100</sup>.

Ajoutons encore que Meillet aurait vu d'un bon œil, à côté de ces langues de civilisation, l'élection d'une langue internationale artificielle «aisée à apprendre et qui n'avantagerait personne»<sup>101</sup> pour «exprimer l'unité de la civilisation moderne»<sup>102</sup>. Dans l'esprit de Meillet, cette langue artificielle et les langues de civilisation auraient pu se partager les tâches:

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>96</sup> Meillet 1918d, p. 332 et 1928b, p. 286.

<sup>97</sup> Meillet 1918d, p. 332 et 1928b, p. 287.

<sup>98</sup> Meillet 1928b, p. 288. Passage absent de Meillet 1918d.

<sup>99</sup> Perrot 1988, p. 313.

<sup>100</sup> Meillet 1918d, p. 334 et 1928b, p. 288.

<sup>101</sup> Meillet 1918d, p. 325 et 1928b, p. 281. Dans Meillet 1918d, est utilisée la forme verbale *avantage*.

<sup>102</sup> Meillet 1918d, p. 329 et 1928b, p. 284.

«[...] avec une langue internationale artificielle, l'humanité disposerait d'une commodité pour des besoins simples, et d'ordre quasi matériel; elle ne perdrait rien de la richesse que représentent pour les choses de l'esprit les langues de civilisation existantes»<sup>103</sup>.

Dans le contexte troublé de la Première guerre mondiale, Meillet propose un raisonnement, basé sur des considérations linguistiques où s'entremêlent des idées politiques, qui devrait laisser croire que le monde, parce qu'il finira par être tout entier celui de la civilisation européenne génitrice de l'idéal démocratique et parce que les langues indo-européennes finiront par toutes posséder le caractère moderne de l'anglais et du français, sera le monde de la démocratie et de la liberté.

On le voit, Meillet partageait certaines idées que l'on peut rapprocher du processus de mondialisation et d'uniformisation qui a cours de plus en plus de nos jours, et pour lequel l'exportation de la démocratie est la seule voie possible.

© Sébastien Moret

---

<sup>103</sup> Meillet 1928b, p. 284-285.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BRÉAL Michel, 1891 [2009]: «Le langage et les nationalités», in *Langue française* 2009, p. 35-74.
- CHISS Jean-Louis, 2011: «Les linguistes du XIX<sup>e</sup> siècle, l'“identité nationale” et la question de la langue», *Langages*, 2/2011, N<sup>o</sup> 182, p. 41-53.
- DIEULAFOY [LT-COL] Marcel-Auguste, 1919: *Les aspirations nationales de la Perse*. Paris: Comité national d'études sociales et politiques.
- FROMKIN David, 2004: *Le dernier été de l'Europe*. Paris: Hachette Littératures.
- LANGUE FRANÇAISE, 2009: *Langue française et identité nationale. Textes d'Ernest Renan (1882), Michel Bréal (1891) et Antoine Meillet (1915)*. Limoges: Lambert-Lucas.
- LOICQ Jean, 2006: «Mémorial Antoine Meillet publié à l'occasion du centenaire de sa nomination au Collège de France (1906-2006)», *Studia Indo-Europaea. Revue de mythologie et de linguistique comparée*, 2006, vol. III, p. 5-169.
- MEILLET Antoine, 1915: «Les langues et les nationalités», *Scientia*, 1915, N<sup>o</sup> 18, p. 192-201.
- , 1917: «L'empire austro-hongrois et les nationalités», *Bulletin de l'Alliance française*, 1917, N<sup>o</sup> 66 (15 juillet 1917), p. 188-191.
- , 1918a<sup>104</sup>: «La Pologne et les empires centraux», *Bulletin de l'Alliance française*, 1918, N<sup>o</sup> 80 (avril 1918), p. 37-39.
- , 1918b: «La situation linguistique en Russie et en Autriche-Hongrie», *Scientia*, 1918, N<sup>o</sup> 23, p. 209-216.
- , 1918c: «Le programme de paix des Alliés», *Bulletin de l'Alliance française*, 1918, N<sup>o</sup> 78 (février 1918), p. 4-6.
- , 1918d: *Les langues dans l'Europe nouvelle*. Paris: Payot.
- , 1918e: «Les peuples slaves et l'Allemagne», *Bulletin de l'Alliance française*, 1918, N<sup>o</sup> 85 (septembre 1918), p. 121-124.
- , 1919a: *La nation arménienne*. Paris: Imprimerie nationale.
- , 1919b: *La question arménienne et ses conséquences pour l'avenir international*. Paris: Comité national d'études sociales et politiques.
- , 1920: «Avant-propos», in Setälä E.N. *La lutte des langues en Finlande*. Paris: É. Champion, p. 3-4.

<sup>104</sup> Les articles Meillet 1918a, 1918c et 1918e ne sont pas signés, mais d'après les recherches de Jean Loicq (cf. Loicq 2006), ils ont été écrits par Meillet.

- , 1928a: «Les civilisations des nouveaux États de la Baltique», *Bulletin de la dotation Carnegie pour la paix internationale*, 1928, № 1, p. 3-23.
- , 1928b: *Les langues dans l'Europe nouvelle (avec un appendice de L. Tesnière sur la statistique des langues de l'Europe)*. Paris: Payot.
- , 1929: «La situation linguistique de l'Asie», *Scientia*, 1929, № 45, p. 173-187.
- , 1932: «La question des langues en Silésie», in [sans éditeur], *La Silésie polonaise*. Paris: Gebethner et Wolff, p. 55-62.
- MONTANDON George, 1915: *Frontières nationales. Déterminations objectives de la condition primordiale nécessaire à l'obtention d'une paix durable*. Lausanne: Imprimeries réunies.
- MORET Sébastien, 2003: «Antoine Meillet et l'indépendance nationale», in Sériot P. (éd.), *Contributions suisses au XIII<sup>e</sup> congrès mondial des slavistes à Ljubljana, août 2003*. Bern [etc.]: Peter Lang, p. 183-198.
- PERROT Jean, 1988: «Antoine Meillet et les langues de l'Europe: l'affaire hongroise», *Histoire Épistémologie Langage*, 1988, t. X, fasc. 2, p. 301-318.
- PITTARD Eugène, 1921: *Les races et les nationalités*. Boulogne-sur-Seine: Imprimerie d'études sociales et politiques.
- RENAN Ernest, 1882 [2009]: «Qu'est-ce qu'une nation?», in *Langue française 2009*, p. 9-34.
- SCHUCHARDT Hugo, 1898: *Tchèques et Allemands*. Paris: H. Welter.
- SOMMERFELT Alf, 1937 [1971]: «Antoine Meillet, the scholar and the man», in Sommerfelt A. *Diachronic and synchronic aspects of language: selected articles*. 'S-Gravenhage: Mouton & Co, 1971, p. 379-385.
- SOUTOU Georges-Henri, 1995: «Jean Péliissier et l'Office Central des Nationalités, 1911-1918: un agent du gouvernement français auprès des Nationalités», in Soutou G.-H. (éd.), *Recherches sur la France et le problème des nationalités pendant la Première guerre mondiale*. Paris: Presses de l'Université Paris-Sorbonne, p. 11-38.
- STENDHAL [BEYLE Henri], 1839 [1973]: *La Chartreuse de Parme*. Paris: Garnier Frères, 1973.
- «SUR LA STRUCTURE», 1912: «Sur la structure logique du langage», *Bulletin de la société française de philosophie*, 1912, p. 47-84.